

SAVARD, Pierre, *Aspects du catholicisme canadien-français au XIX^e siècle* (Essais et recherches : Histoire). Montréal, Fides, 1980. 196 p. \$7.95.

Louis Rousseau

Volume 35, numéro 2, septembre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303963ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303963ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rousseau, L. (1981). Compte rendu de [SAVARD, Pierre, *Aspects du catholicisme canadien-français au XIX^e siècle* (Essais et recherches : Histoire). Montréal, Fides, 1980. 196 p. \$7.95.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 35(2), 286–289. <https://doi.org/10.7202/303963ar>

SAVARD, Pierre, *Aspects du catholicisme canadien-français au XIX^e siècle* (Essais et recherches: Histoire). Montréal, Fides, 1980. 196 p. \$7.95

Il convient de féliciter l'éditeur Fides d'avoir réuni huit textes écrits par Pierre Savard entre 1963 et 1974 et auxquels celui-ci a joint une introduction riche en références aux principaux travaux parus depuis sur l'histoire religieuse de cette période. L'homme a soutenu, motivé et orienté bon nombre des chercheurs qui se sont risqués dans ce champ longtemps demeuré prisonnier d'une problématique ultramontaine qui restreignait le religieux au domaine du clérical et celui-ci à l'apologie de sa pratique «romaine» authentique.

Les déplacements de perspective en histoire se signalent souvent par une critique des processus sociaux et idéologiques qui enfermaient l'historiographie antérieure dans un rapport déterminé par son époque. Aussi n'est-on pas surpris de l'extraordinaire développement des études sur l'ultramontanisme québécois depuis deux décennies. À cet égard, la contribution particulière de Savard se signale par l'exploitation qu'il a faite des sources de la région de Québec et par l'attention soutenue accordée aux laïcs ultramontains, à leur mentalité, aux réseaux d'influences intellectuelles et spirituelles qui, dans la seconde partie du XIX^e siècle, les fait participer à l'univers catholique international.

C'est ainsi que cinq des articles reproduits tirent parti surtout des archives de Québec, et que trois d'entre eux cernent le milieu des laïcs ultramontains, marqué par un climat de militantisme constant contre les ennemis de l'intérieur («libéraux» catholiques) et de l'extérieur (pensée républicaine laïciste, franc-maçonnerie, protestants).

Fondé au lendemain du mandement de Mgr Taschereau qui admettait le libéralisme politique et marquait ainsi l'échec définitif du volet politique du mouvement ultramontain, *Le Cercle catholique de Québec* (texte de 1967) rassemble un quarteron d'irréductibles qui vont tenter de livrer la dernière bataille d'une guerre contre les idées, le climat, les institutions de ce siècle révolutionnaire. Fidèle à sa manière, Savard décrit les

sources intellectuelles et organisationnelles du groupe, son membership petit-bourgeois, sa présence sociale assez importante jusque vers 1886, son appartenance au dynamisme de la paroisse St-Roch, ses intrigues constantes pour obtenir la caution romaine en marge de l'action de l'évêque, et la désagrégation finale du cercle en coterie politique conservatrice.

Le Cercle catholique de Québec avait été présidé dix-huit ans durant par le chevalier Clément Vincelette, responsable administratif de l'Asile de Beauport. Savard nous fait pénétrer dans *Une bibliothèque ultramontaine* (texte de 1965), accessible grâce au catalogue de plus de cinq cents titres dressé à la mort du président. Cette étude a été importante au double titre de la méthode et du contenu. Elle inaugurerait une approche nouvelle et rigoureuse de l'histoire des mentalités qui a été développée par plusieurs jeunes chercheurs depuis lors. Elle esquissait également un portrait beaucoup plus complet de l'univers intellectuel et affectif dont se nourrit un laïc d'élite de l'époque. Nous y découvrons l'importance primordiale de ce que l'on pourrait nommer le «lieu intérieur» (spiritualité), où se déploie de préférence l'expérience chrétienne à l'abri d'une société de plus en plus perçue comme hostile, et les figures majeures qui condensent cette architecture du dedans (culte d'un Christ plus familier, du Sacré-Coeur, de la Vierge qui apparaît, de St-Joseph et... du Pape). Importance considérable également de ces témoins sensibles de la vérité du catholicisme que sont les héros (saints) contemporains et auxquels il faut probablement joindre toute la littérature sur l'occultisme et les visions. On pourrait parler à ce sujet d'une sorte d'apologétique qui argumente de l'existence du surnaturel à partir d'un langage corporel selon les règles de la médecine: aveu inconscient sans doute, de l'importance de la mentalité positiviste qui gagne les esprits cultivés de l'époque. L'histoire religieuse ne fait que commencer à pouvoir comprendre toutes les traces exhumées par Savard. On reste avec une image paradoxale, celle d'un laïc catholique divisé entre un univers intérieur privé, où s'impose une piété aimable, confiante, sûre de son salut, à la morale moins rigoureuse, et un univers extérieur public, où domine une imagerie de catastrophes, de désastres, de combats quasi apocalyptiques contre les ennemis de la religion et de l'ordre légitime.

Il fallait commencer à étudier les ennemis de l'intérieur des ultramontains, les libéraux catholiques. Savard a inauguré le programme en 1965, avec son analyse du *Journal de l'abbé Benjamin Paquet, étudiant à Rome, 1863-66*. Envoyé par Taschereau avec deux confrères afin d'obtenir son doctorat en théologie, Paquet inaugure un cheminement qui durera exactement cent ans et qui reliera les théologiens québécois aux écoles romaines, à l'appareil administratif du Vatican et aux courants de la sensibilité religieuse italienne. L'analyse du *Journal* permet de saisir dans le vif le processus spontané de romanisation de l'étudiant, qui fait de lui, tant par son ecclésiologie que par sa spiritualité, un bien proche cousin des esprits ultramontains. L'écart se prend dans sa réaction aux transformations socio-politiques. La perte des États pontificaux n'est pas une tragédie; la révolution française a produit certaines conséquences

sociales heureuses. Son admiration de Montalembert et de Dupanloup le range dans le groupe des catholiques modérés et disposés à la conciliation avec le progrès. C'est le mérite de Savard d'avoir dressé un portrait concret d'un état d'esprit qui caractérisera le clergé de Québec dans ses similitudes et ses différences d'avec la mentalité ultramontaine, sur laquelle tant a été écrit que l'on risque aujourd'hui de confondre la partie avec le tout.

En 1967, l'historien de Québec nous donnait l'analyse d'un cas exemplaire de la circulation des nouvelles dévotions le long de l'axe Italie-France-Québec: celui de l'invention de sainte Philomène et du développement de son culte. Les détails piquants fourmillent et risquent de distraire l'attention de l'essentiel: le goût de la nouveauté, l'importance retrouvée des médiations religieuses concrètes (le corps infiniment fragmenté des reliques), l'absence de distinction entre la créativité religieuse populaire et celle du clergé, la force intégrative interne du système religieux catholique international de l'époque qui réussit à exprimer sa résistance culturelle, sociale et politique à l'aide de l'image de la jeune fille qui meurt pour sa foi (comparer avec la dévotion montante aux coeurs transpercés et souffrants de Jésus et de Marie).

La même année, Savard publiait son grand article sur «la vie du clergé» qui tentait de rassembler les connaissances éparses et encore fort lacunaires de ce groupe d'hommes dont on a beaucoup étudié les idées et l'organisation hiérarchique, mais dont nous ignorons presque tout, de «son recrutement, sa formation, sa spiritualité, la physionomie et l'action des diverses familles religieuses, la discipline ecclésiastique, la pensée ecclésiologique, les relations entre les clercs et leurs supérieurs»(23). Le tableau «provisoire et incomplet» de l'auteur ne se résume pas, mais signalons au moins les points d'attention qu'il inscrit au programme de l'histoire religieuse et dont certains seront repris par de jeunes chercheurs dans les années 1970: relèvement du niveau spirituel du clergé dans la seconde moitié du XIXe siècle; montée de la discipline et du contrôle des prêtres par les évêques; apport de l'immigration française; essor nouveau de l'enseignement de la théologie et révolution en morale; propagation active de nouvelles dévotions: pèlerinages, reliques, unions de prières; débuts du mouvement missionnaire, insensibilité au renouveau liturgique et aux débats intellectuels. La plupart des aires de recherches indiquées par l'auteur demeurent quinze ans plus tard à l'état de chantier, ce qui en dit long sur la faiblesse relative de ce chapitre de notre historiographie, quoi qu'en dise le toujours bienveillant auteur dans son introduction rédigée spécialement pour cette collection d'articles.

Reste à parler du seul article qui semble rédigé spécifiquement dans le cadre d'une méthode sérielle, *Les noms de paroisse au Québec durant trois siècles* (étude de 1974). Homogénéité des données (patronymes), intensité et longue durée du phénomène, voilà ce qui devrait se prêter d'emblée à une approche quantitative d'un indicateur important pour connaître l'évolution religieuse au Québec. Basant son analyse sur la compilation de Hormisdas Magnan (1925), l'auteur commence par classer ses patronymes en groupes thématiques, puis esquisse une explication des

raisons expliquant les choix (prénom du premier curé, de l'évêque, d'un seigneur laïc ou du premier colon), et termine en reliant l'évolution de la patronymie à celle du sentiment religieux. Les facteurs explicatifs sont donc multiples, et on peut regretter que l'historien n'ait pas disposé d'un outil statistique plus sophistiqué pour clarifier et enrichir sa saisie d'un phénomène si caractéristique du Québec.

Le rapide aperçu qui précède aura rappelé la place caractéristique de Savard dans l'historiographie québécoise contemporaine. Ses travaux se situent à la jonction de l'histoire des idées, des sentiments et des pratiques sensibles et indiquent le lieu d'une nouvelle histoire religieuse que d'autres chercheurs cherchent à produire, en l'absence toutefois de toute coordination, de toute discussion sur les modèles, les problématiques et les priorités. Peut-être fallait-il commencer par les dossiers économiques, sociaux et idéologiques, mais la publication des articles de ce tenace éveilleur pourrait rappeler aux historiens d'ici l'importance du «continent symbolique» qu'est le religieux et sonner le rappel des ouvriers dispersés qui s'intéressent de multiples manières aux transformations de la culture populaire.

*Département des Sciences religieuses
Université du Québec à Montréal*

LOUIS ROUSSEAU